

Rosières : sous la cape de Saint-Hubert...

Villages jumeaux, ou plutôt siamois, Rosière-la-Petite et Rosière-la-Grande s'étirent en étoile de part et d'autre du ruisseau des Haches. Chapelles et potales jalonnent ruelles et chemins de campagne, pointillant la trame bucolique d'un chapelet de modestes monuments religieux. Ce petit patrimoine rappelle le passé lointain de Rosières, lorsque la localité coulait des jours heureux sous la protection de l'Abbaye "Saint-Pierre en Ardenne" de Saint-Hubert.

Tantôt père généreux, tantôt cruel parâtre, le destin y a soufflé le chaud et le froid, la prospérité et l'horreur. Les événements d'août 1914 ont marqué Rosières au fer rouge, mais n'ont pu entamer la foi de sa communauté, laquelle a fait preuve de pugnacité et de solidarité tout au long de son histoire.

Étymologie

Le saviez-vous ? De nombreux villages portent le nom de Rosières : en France (Haute-Loire, Ardèche, ...) et en Wallonie. Trois étymologies sont envisageables :

- En bas latin mâtiné d'occitan, "rosèiras" désigne un terrain défriché pour abriter un village de travailleurs agricoles.
- "Ross" est la racine germanique de "roseaux", "roselière". "Rosières" signifierait alors : demeure cachée au milieu des roseaux.
- Ou encore, si l'on reprend simplement la racine latine "rosa": coteau où abondent les églantiers (rosiers sauvages).

Né sous la houe des moines convers bénédictins

Ces supputations sont bel et bien séduisantes, mais où chercher l'origine de notre "Rosières"? L'histoire du village semble privilégier la première proposition.

En effet, aux alentours de l'an mil est mentionnée une localité répondant au nom de "Rivière", dénomination qui restera dans le langage populaire, jusqu'à l'époque autrichienne au 18^{ème} siècle, pour désigner Rosières. Officiellement, dans le recensement de 1469 et lors des suivants, le village est dédoublé sous les noms de "La Petite Rosière" et "La Grande Rosière".



Remontons au 11^{ème} siècle pour comprendre ce changement de patronyme. A cette époque, les domaines ecclésiastiques étaient très vastes et jouaient un rôle considérable sur l'échiquier du morcellement féodal. En 1049, Rosières, ou plutôt "Rivière", était rattaché à la Villa Nervia, laquelle dépendait de l'abbaye des Bénédictines de Saint-Maur à Verdun. C'était le siècle des grands défrichages, et les religieux de cette congrégation mettaient ardemment en pratique la devise de leur ordre : «ora et labora» (prie et travaille). Ne dit-on pas que les Bénédictins ont défriché la France ?

Les célèbres moines blancs sont probablement venus vers les 11 et 12^{èmes} siècles et ont rebaptisé "Rivière" en "Grande Rosèiras" et "Petite Rosèiras". La grande rosèiras abritait les nombreux travailleurs agricoles employés au défrichement, tandis que la petite rosèiras était réservée aux Frères "convers" (ou "lais"), religieux peu instruits destinés aux durs travaux et moins astreints aux prières et cérémonies pieuses. Un oratoire, ébauche de la future chapelle, était dressé dans la petite rosèiras.

Les Bénédictins ont laissé semblables traces en France et en Wallonie. Ainsi, aux alentours de Verdun et de l'Abbaye St Maur, l'on retrouve : Rosières-en-Blois, Rosières-en-Haye, Naives-Rosières, Delouze-Rosières, Rosières-devant-Bar, ... souvent dédoublés en "Petite" et "Grande-Rosière". En Wallonie, l'on retrouve un Rosière près de Esneux, et surtout un Petit-Rosière et un Grand-Rosière à Ramillies en Brabant Wallon!

Hommes de Saint-Hubert et Capères

Entre 1129 et 1139, l'abbaye Saint-Pierre en Ardenne de Saint-Hubert reçut des Bénédictines de Saint Maur la collation (gestion) de l'église de Rosières et obtint la dîme dite "d'Almoines" (d'à les moines). En 1242, dans le cadre de sa politique d'unification du Luxembourg, la Comtesse Ermesinde acheta les derniers droits de la Villa Nervia aux Bénédictines mais rétrocéda Rosières à l'Abbaye de Saint-Hubert.

Confortablement blotti dans le giron hubertin, Rosières bénéficia alors du statut enviable de Terre d'Église. Ses habitants obtinrent droit d'usage dans la forêt de Oyvre (Waffe actuel), ainsi qu'une grande surface de terres d'aisances, réservées à leur communauté; notons qu'à l'époque et jusqu'au 18^{ème} siècle, la rive gauche de la Sûre à Vaux-lez-Rosières était attachée à Rosières.

Outre la dîme d'Almoines, les "hommes de Saint-Hubert" devaient s'acquitter d'un cens annuel perçu en toile de lin, destinée aux nappes d'autel et aux habits des moines, et en cire d'abeilles, utilisée pour l'éclairage des églises ! De fait, les grandes abbayes faisaient une consommation extravagante de bougies en tous genres.

D'innombrables ruchers, tressés en fines baguettes de saule, ornaient probablement les co-teaux bien exposés de Rosières. Certains lieux-dits ont conservé une appellation évocatrice: "Les hêtres d'autel", "Les terres de la garde" (terres d'aisance), "Aux fonds de linerie" (champs où était cultivé le lin).

A Rosières, les hommes de Saint-Hubert étaient également surnommés "luminarii" (pour la cire des luminaires), ou encore "hommes de l'autel", "sainteurs", et surtout "capères" (hommes sous la cape de Saint-Hubert), sobriquet venu de ces temps reculés et donné depuis lors aux habitants de Rosières.

Emile Tandel, dans son Histoire du Luxembourg, gratifie ce surnom d'une étymologie moins honorable, tirée du bas latin "capraratio" (chèvrerie), où "capère" signifierait "gardien de chèvres"...

En 1541, les deux Rosières comptaient 20 ménages.

La fin des beaux jours

Abrité sous la cape de Saint-Hubert, Rosières coula des jours paisibles durant plus de trois siècles. Vers 1570, les moines érigèrent une église, dédiée à Saint-Lambert, un bâtiment très solide, bâti "à pierres, à sable et à chaux". La bonne fortune du village attisait des convoitises au sein des communautés voisines. Confinés en lisière des terres de l'Abbaye, les Seigneurs de Cobreville bavaient d'envie devant leurs privilèges et rêvaient de s'octroyer ses dîmes alléchantes.





Dans la seconde moitié du 16^{ème} siècle, Jean de Cobreville entreprit sa "conquête". Lieutenant-Prévôt de Bastogne, le fougueux Sanglier de Haute-Sûre sollicita son ami personnel Pierre-Ernest von Mansfeld, homme de guerre et gouverneur à Luxembourg. Les deux compères firent pression tour à tour sur le Père Abbé Jean Balla, auquel ils exigèrent la cession de la cour de Rosières au profit de l'insatiable Cobreville. Mansfeld n'hésita pas à attaquer militairement la cité borquine.

Maniant tantôt la force, tantôt la ruse, le machiavélique Seigneur de Cobreville obtint gain de cause le 19 septembre 1592 et annexa les cours de Rosières et Morhet pour 2300 florins, soit une bouchée de pain!

Les moines de Saint-Hubert ne conservèrent que la dîme d'Almoines et la collation de l'église. Rosières avait perdu sa bonne étoile, et les malheurs l'accablèrent ensuite tout au long du 17^{ème} siècle.

De 1618 à 1648, la Guerre de Trente Ans mit l'Empire Germanique à feu et à sang. En 1635, la France entra dans la danse. Afin de contrer l'invincible armée française, les alliés de la Sainte-Entente vinrent prendre position en Ardenne : Polonais, Croates et Espagnols.

Ces "amis" très encombrants, non contents de mettre le pays en coupe réglée, amenèrent le pire des fléaux : la peste ! Rosières but le calice jusqu'à la lie et perdit la quasi totalité de ses habitants; seules deux personnes échappèrent à l'épidémie !

"A peste, fame, et bello, libera nos Domine", ont imploré durant des siècles les fidèles lors des rogations de printemps. "De la peste, de la famine et de la guerre, libérez-nous Seigneur".

L'ère du renouveau

Le sombre 17^{ème} siècle laissa une Haute-Sûre exsangue, vidée aux trois-quarts de sa population. En 1715, suite à divers traités et guerres de succession, le Luxembourg et les neuf autres provinces des Pays-Bas espagnols passèrent sous domination autrichienne. Une période relativement paisible et prospère commençait.

Le village de Rosières s'était repeuplé peu à peu, sous la houlette de deux maîtres : le Seigneur de Cobreville et l'Abbaye de Saint-Hubert, laquelle avait gardé un ascendant moral et religieux sur ses "Capères". Souvent, ces derniers peinaient à payer la dîme d'Almoines aux impitoyables abbés, et les diverses redevances aux non moins impitoyables décimateurs de Luxembourg.

En 1730, les moines entreprirent l'agrandissement et l'embellissement de l'église. Une nouvelle tour fut ajoutée en 1736; la voûte de cet édifice est en pierre et d'une solidité à défier les temps.

En 1774 s'acheva la réalisation d'une œuvre d'art incomparable, attribuée au maître-sculpteur sur bois Jean-Charles Scholtus. Le maître-autel, les autels latéraux, les confessionnaux et la chaire de vérité sont d'une beauté indescriptible. Le "sculpteur des anges" a peuplé l'église de Rosières d'une profusion de créatures célestes : saints protecteurs, chérubins et archanges aux visages extatiques tourbillonnent en un foisonnement baroque de robes amples, d'ailes aériennes et de mains tendues vers la révélation de l'ineffable.

Aujourd'hui et à jamais, l'église et les sept chapelles de Rosières respirent une foi et une piété robustes, campagnardes et inspirées à la fois. La longue période passée sous la cape de Saint-Hubert a marqué Rosières de manière indélébile.

Loi des bruyères

La Révolution Française de 1789 sonna le glas de l'Ancien Régime et des grands domaines ecclésiastiques. Durant l'époque napoléonienne, Rosières fut accolé à Morhet et Remience. En 1823, sous le régime Hollandais, les trois villages constituèrent la Commune de Morhet (2115 ha).

Puis la Belgique naquit en 1830 et devint rapidement un pays industriel et prospère. Seule notre Province de Luxembourg restait à la traîne, peu peuplée et couverte de vastes étendues exploitées de manière extensive. Par la "loi des bruyères" du 25 mars 1847, le Gouvernement bruxellois voulut déclencher une vaste opération de défrichage de la lande luxembourgeoise, afin de d'assurer l'approvisionnement des ruches urbaines où s'étaient agglutinés des millions d'ouvriers.

La loi des bruyères obligeait les Communes à vendre leurs aisances à des particuliers, pour qu'elles soient cultivées de manière intensive. Toucher aux aisances de Rosières ? Autant vouloir prendre ses marçassins à une laie ! Le 3 décembre 1850, première étape, les terres communales furent réparties entre les deux villages : 68 ha 49 a 54 ca pour les 33 foyers de Rosière-la-Petite et 31 ha 39 a 52 ca pour les 22 foyers de Rosière-la-Grande.

Le baron Coppens, propriétaire de la grosse ferme de Cobreville, se porta acquéreur des aisances de Rosière-la-Petite, situées aux Terres de la Garde et aux Pierres Blanches. Mais les habitants des deux Rosières, deuxième étape, se partagèrent leur bien sur mode d'un achat différé : chaque habitant allait payer un intérêt annuel réduit à la Commune de Morhet, en attendant un paiement reporté aux calendes grecques.

Une croix d'angélus se dresse sur la "vi vouye de Morhet", aux confins des "parts d'aisance". Elle rappelle l'humble victoire des hommes de Saint-Hubert, qui arrachèrent leurs terres d'abbaye aux griffes d'un riche propriétaire.

Les dernières décennies du 19^{ème} siècle virent l'arrivée d'un engrais bon marché, sous-produit de la sidérurgie : les scories Thomas. L'agriculture ardennaise connut dès lors un essor fulgurant.

Le 21 janvier 1896, le curé Hallet fonda la laiterie Saint-Eloi à Rosières, coopérative chargée de récolter la crème de huit succursales où était écrémé le lait. Nos villages de Haute-Sûre entraient dans une ère nouvelle.

En 1908, Rosières comptait 384 habitants!

Août 1914

Épargnée par la guerre durant les 18^{ème} et 19^{ème} siècles, la Haute-Sûre subit de plein fouet l'invasion allemande en août 1914. Six hommes fusillés, vingt-cinq maisons réduites en cendres, Rosières fut particulièrement éprouvée les 10 et 11 de ce mois funeste entre tous !

Les deux villages hébergeaient les uhlands du 8^o Dragons et du 1^o Cuirassiers. Les soldats du Kaiser étaient très jeunes, pour la plupart, et n'avaient pas encore subi le baptême du feu. Pour tromper leur peur, ils réquisitionnaient chez l'habitant les boissons alcoolisées. Le soir du 10 août, une sentinelle ivre tira un coup de feu par mégarde et blessa un officier. L'horreur se déclencha aussitôt...

Ce scénario se répéta à maints endroits au cours des semaines qui suivirent : Rosières, Cobreville, Ethe, Tintigny, ... Comment expliquer cette sauvagerie ? Les jeunes Allemands assimilaient l'Ardenne et la Gaume à des régions françaises. Ils avaient été éduqués dans la haine absolue des Français, laquelle remontait aux exactions commises en Rhénanie par les armées de Turenne sous Louis XIV au 17^{ème} siècle, ainsi qu'aux crimes de guerre perpétrés par les armées napoléoniennes lors des campagnes contre l'Autriche et la Russie.

De plus, lors de la guerre franco-prussienne en 1870, une fois l'armée impériale vaincue, des unités para-militaires -les francs-tireurs- avaient continué en France un combat de guérilla sans porter d'uniforme. Les Allemands subirent de lourdes pertes; ils souffraient depuis lors d'une véritable paranoïa envers les francs-tireurs. En 1914, le mot d'ordre était : éliminer sans pitié les civils en arme et réprimer durement les "attentats". Or, les Dragons français avaient la fâcheuse habitude de tirer des salves à vue lorsqu'ils apercevaient une unité allemande, puis de s'éloigner au triple galop. Les Allemands croyaient être attaqués par des francs-tireurs et se vengeaient féroceement pour éviter toute récidive...

Rosière-la-Petite et Rosière-la-Grande étaient dans la trajectoire du cyclone barbare. La chapelle Monville, dédiée à Notre-Dame du Mont Carmel, rappelle ces douloureux souvenirs; elle fut construite à Rosière-la-Petite en 1921. Une chapelle de Notre-Dame de Lourdes, ainsi qu'une statue de la Vierge, évoquent à Rosière-la-Grande la destruction du village en août 1914. Aujourd'hui disparues, des plaques gravées aux noms des victimes étaient naguère fixées au socle de la statue du Sacré-Coeur, érigée en surplomb du parking de l'église.

Un village en pleine expansion

Aujourd'hui, Rosière-la-Petite et Rosière-la-Grande ont gardé leur cachet particulier. Église et chapelles se dressent humblement aux quatre coins d'une localité au charme inégalable.

Situé de manière idéale dans l'axe de la grand-route Bastogne-Neufchâteau, le village bicéphale s'agrandit de manière irrésistible. Si l'exode rural du 20^{ème} siècle a réduit l'effectif de sa population jusque 260 unités en 1981, Rosières compte aujourd'hui le nombre impressionnant de 362 habitants !

Ces 362 personnes méritent-elles encore la dénomination de "Capères" ? Il est bien loin le temps où les deux Rosières vivaient en toute quiétude sous la cape de Saint-Hubert...